

La dernière heure des femmes et la première

DIANE LAMOUREUX, *Les possibles du féminisme. Agir sans « nous »*, Montréal, Éditions du Remue-ménage, 2017, 2016, 279 pages

Pascal Chevrette

Volume 12, numéro 1, automne 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/86856ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (imprimé)

1929-5561 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Chevrette, P. (2017). Compte rendu de [La dernière heure des femmes et la première / DIANE LAMOUREUX, *Les possibles du féminisme. Agir sans « nous »*, Montréal, Éditions du Remue-ménage, 2017, 2016, 279 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 12(1), 29–30.

féminismes

LA DERNIÈRE HEURE DES FEMMES ET LA PREMIÈRE

Pascal Chevrette
Chef de pupitre, littérature

DIANE LAMOUREUX
**LES POSSIBLES DU
FÉMINISME. AGIR SANS
« NOUS »**

Montréal, Éditions du Remue-ménage,
2017, 2016, 279 pages

Une évidence : l'avènement du féminisme a été une révolution majeure. Les femmes ont acquis des droits au terme de mobilisations tenaces et de luttes nécessaires. Même si elle reconnaît que les apports sont inestimables, Diane Lamoureux, dans *Les possibles du féminisme*, veut éviter que le mouvement soit compris comme une seule organisation de défense des droits des femmes, car il donne ces jours-ci l'impression de « ressembl[er] beaucoup plus à un syndicat des femmes qu'à un mouvement social critique » (p. 157).

Dans cet ouvrage qui ne manque pas de substance, la professeure en sciences politiques de l'Université Laval a regroupé plusieurs articles et interventions rédigés au fil des vingt dernières années dans lesquels elle invite les nouvelles féministes à considérer le « matrimoine » que constitue l'histoire des luttes pour les droits des femmes. Combattive et idéaliste dans le sens noble du terme, elle insiste dès les premières lignes pour réaffirmer que le féminisme « est essentiellement un parcours de liberté » (p. 10), prémisse indiscutable de ses raisonnements et de ses analyses.

Convaincue de la portée révolutionnaire du féminisme, Diane Lamoureux pense que le mouvement doit aujourd'hui retrouver ses « origines contestataires », sans tenir compte des occasionnelles accusations qui le font voir comme un discours obsolète et d'arrière-garde. Elle croit également que les femmes doivent faire preuve d'une « solidarité réfléchie » qui sache faire une place à l'expérience singulière de chaque femme et reconnaître leurs « localisations sociales », qu'elles soient noires, blanches, autochtones, riches, pauvres, à la maison, au travail, croyantes, athées. C'est en conjuguant ces deux exigences que le mouvement retrouvera selon elle sa capacité de politiser des enjeux.

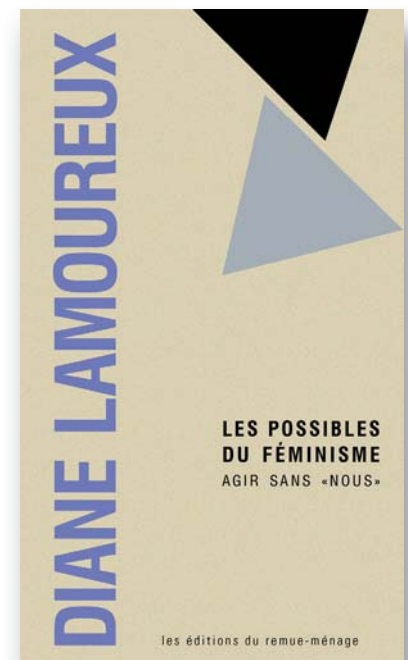
**SOMMES-NOUS DANS UNE
PÉRIODE POSTFÉMINISTE ?**

Le problème principal auquel ferait aujourd'hui face le mouvement est selon elle l'institutionnalisation des luttes, c'est-à-dire la « traduction technocratique » des revendications dans des lois, dans des programmes et

dans des services. Dans « Droits des femmes et autonomie féministe », elle démontre que les gains obtenus par des décennies de luttes se sont progressivement intégrés aux appareils législatif, étatique et universitaire, que celles-ci se sont transformées en procédures administratives et légales, transformant ainsi les militantes en syndics, en universitaires et en prestataires de services.

Cette évolution, qui a rendu le mouvement plus respectable et qui a permis à son propos d'être maintenant largement admis dans l'espace public, générerait le faux sentiment que les choses ont évolué suffisamment. Qu'elles sont réglées, qu'il n'y a plus rien à faire, sinon que de corriger les « inégalités résiduelles. » Serions-nous donc dans la posthistoire, dans la postmodernité, dans le postféminisme ? « Que non ! », s'exclame l'intellectuelle et militante avertie qui réclame un brin d'insolence, voire – ose-t-elle le terme – une radicalité nouvelle.

Car les faits, constate-t-elle, ne corroborent pas toujours les principes d'égalité et d'autonomie. Dans un article nuancé (« Comment l'égalité entre les femmes et les hommes est devenue une valeur fondamentale de la société québécoise »), elle développe sur cette « instrumentalisation de certaines idées féministes » (p. 232), dont la sacro-sainte égalité entre les hommes et les femmes. Symbole de plusieurs avancées, cette valeur québécoise par excellence, remarque-t-elle avec clarté et mesure, est parfois invoquée à plus ou moins bon escient : elle tombe parfois dans la bouche de ceux qui n'ont pas lutté pour elle et devient ainsi une expression-refuge dissimulant le rôle des luttes sociales, justifiant l'inaction des gouvernements, servant « d'alibi à un discours raciste et islamophobe », etc. C'est notable, il y a un écart entre la lettre et l'esprit de la lettre. Alors que sur le plan de la représentation politique, la présence des femmes varie entre 20 % et 30 % dans les parlements, et que l'on est loin de la parité dans les autres milieux décisionnels, dans la vie courante de plus en plus de femmes ont vu leurs conditions de vie se détériorer avec la mise en œuvre des politiques néolibérales. Bref, des déficits démocratiques et un appauvrissement des femmes qui sont loin d'être anecdotiques. L'analyse de Lamoureux est convaincante, surtout lorsqu'elle aborde les impacts du conservatisme, du militarisme et des modes de gouvernance promus par le néolibéralisme. À elles trois, ces idéologies accumulent des « reculs significatifs » pour la cause des femmes.



« À travers les transformations législatives, [les femmes] commencent à accéder à l'individuation. Il reste à réapprendre une solidarité qui tienne compte de cette individuation et repose davantage sur le respect que sur l'amour. »
(Diane Lamoureux)

Dans « Un État capitaliste certes, mais également sexiste et raciste », elle donne en exemple le gouvernement fédéral qui ne prend pas de mesures concrètes pour établir l'équité salariale dans la fonction publique. Et le gouvernement provincial peut bien plaider pour l'égalité entre hommes et femmes, il ne possède pas, reproche-t-elle, de plan de lutte contre la pauvreté des femmes ni contre la violence conjugale, et il demeure trop tolérant face à un marché du travail sexué et racialisé. La théoricienne et militante ne voit qu'une érosion évidente et dénonce que les femmes sont malgré elles maintenues dans des rapports sociaux de sexe qui les catégorisent, les restreignent à leur stricte féminité, au pire les victimise, ce qui les prive de la pleine reconnaissance citoyenne. Pour bien faire comprendre son idée, Lamoureux cite à l'occasion la philosophe et féministe belge Françoise Collin dont elle se réclame à juste titre : « Je suis une femme, mais je n'est pas une femme. »

EN MODE COALITION

Lamoureux défend donc un féminisme de combat et campe clairement à gauche, ce qui l'amène à aborder l'enjeu des possibles solidarités d'aujourd'hui. La « fraternité » des femmes, leur sororité, cette identité commune qui les faisait parler d'une même

suite à la page 30

suite de la page 29

voix du temps des suffragettes ou plus près de nous dans les années 70, ne peut plus se construire avec autant d'efficacité et son écueil majeur serait qu'elle reposerait sur une posture identitaire, non pleinement citoyenne. C'est là un point sur lequel elle revient à maintes reprises et qu'elle présente comme une dichotomie insurmontable. Dans plusieurs textes, elle demande la reconnaissance d'un pluralisme propre au monde des femmes. Les principes d'individuation, plus affirmés et réclamés aujourd'hui qu'autrefois, exigent que soit prise en compte l'expérience singulière de chacune. Ainsi, en récusant les possibilités d'un « nous » homogène (d'où le sous-titre *Agir sans « nous »*), elle plaide pour une solidarité qui émergerait d'un constant dialogue entre femmes de tous horizons et les groupes concernés dont les perspectives varient et diffèrent.

Est-il possible d'agir sans nous ? Diane Lamoureux pense donc que oui. Elle a en tête le mode de la coalition, un leitmotiv sur lequel elle revient de nombreuses fois en l'illustrant de plusieurs initiatives et regroupements qui ont ponctué les dernières décennies. Il « me semble, écrit-elle, qu'il faille penser [le féminisme] en termes de politique postidentitaire, sur le mode de la coalition, en fonction d'objectifs qui révèlent le système de construction différentielle du genre et de l'hétérosexualité » (p. 158). Fait-elle preuve d'un trop grand esprit d'abstraction ? Peut-être. Les sens que recouvrent les termes « identité » et « citoyen » peuvent rapidement nous entraîner dans de multiples interprétations et bien des chemins de traverse, ils entretiennent toujours le risque de ne justifier que celui qui les utilise. Ce ne sont pas toujours les mots qui font vraiment avancer les débats, ils sont fortement connotatifs. Aurait-elle dû faire preuve de davantage de circonspection en les utilisant ? Oui.

Et à propos des mots, Lamoureux établit plusieurs rapprochements entre le langage du féminisme de la Révolution tranquille et celui du nationalisme québécois de la même époque, dont il en tirait plusieurs emprunts. Plusieurs passages pris isolément offrent de

« [...] les droits dépendent avant tout de rapports de forces politiques. [...] c'est leur revendication qui les fait advenir et [...] c'est leur défense qui les fait se maintenir. »
(Diane Lamoureux)

belles pistes de réflexion sur l'identification aux grandes causes communes, que cela concerne le mouvement national ou le mouvement syndical. Ils nous font réfléchir sur les différents modes d'identification, sur le sens à donner au concept de coalition, sur le fait qu'une solidarité ne peut pas être postulée comme un *a priori*, mais est le fruit d'un long travail d'élaborations et de délibérations, qu'un équilibre doit être trouvé entre la reconnaissance d'une identité et l'éthos démocratique.

À L'INTERSECTION

Enfin, à travers ses essais, Lamoureux, en bonne prof qu'elle est, semble rechercher une clarté conceptuelle ayant le pouvoir de mettre la pensée féministe sur la bonne voie. Ses analyses s'appuient sur le concept d'intersectionnalité, tel que défini par la théoricienne Kimberlé Crenshaw. Cette théorie permet de comprendre que les situations auxquelles font face les femmes, en ce XXI^e siècle dur à comprendre !, ne s'analysent plus seulement sur la base du sexisme ou du patriarcat, mais par la conjonction de plusieurs causes interdépendantes. La condition des femmes noires, celles des Mexicaines qui travaillent en usine à bas salaire, les femmes dont la situation se détériore en raison de la précarité et de la sous-traitance, ce qu'elle nomme la « féminisation de la pauvreté », tout cela s'analyse beaucoup mieux si l'on prend la peine d'identifier les « oppressions enchevêtrées » : les logiques raciales, les systèmes économiques, les classes sociales, l'impérialisme culturel, la prégnance de certains stéréotypes. Ces formes d'oppressions cohabitent toutes souvent avec la domination masculine, même si celle-ci n'est plus ce qu'elle était dans la plupart des pays postindustriels.

Les textes qui composent *Les possibles du féminisme* sont très didactiques, que lectrices et lecteurs le sachent. Ils offrent par moment de très efficaces, voire même de fulgurants cours de sciences politiques ! Lamoureux est abondamment nourrie de lectures et de théories, et ses analyses sont renforcées par une vaste connaissance du milieu et de l'actualité des dernières décennies. Le résultat en est une pensée d'une grande cohérence et d'une capacité de synthèse remarquable. Je l'ai lue avec l'humilité de l'étudiant qui prend tout en note ! Comme il s'agit d'une série d'essais parus au fil des ans, on retrouve dans l'ouvrage plusieurs redites et variations autour des mêmes thèmes. Lamoureux ne s'en cache pas : son choix éditorial d'en laisser planer quelques-unes aidera lectrices et lecteurs à retenir l'essentiel de sa réflexion. Plusieurs passages sur les rapports sociaux, leurs dynamiques, sur le rôle de l'État, sur l'analyse des systèmes d'oppressions, donnent des clés pour comprendre les autres mouvements sociaux, syndicaux, nationaux et civiques qui doivent composer aujourd'hui avec le soupçon, le cynisme, l'individualisme.

« Agir sans nous », ce paradoxe intéressant, contient une part d'énigme pour quiconque s'intéresse à la rencontre des intérêts particuliers dans un État de droit que les mouvements sociaux ont contribué à échafauder. Comment faire lutte commune, comment rendre les « luttes fécondes », pour reprendre le titre d'un récent essai de Catherine Dorion ? Comment relier des vérités, toutes sortes de vérités, qui ont le pouvoir de se révéler, mais qui, fragiles, risquent de s'épuiser dans un monde bruyant. La position de Lamoureux est qu'on ne peut se restreindre à comprendre les choses à la seule lumière des identités : c'est l'exercice de la citoyenneté qui doit être constamment repensé pour faire avancer globalement et équitablement une société, la tirer vers le haut. Ajoutons à cela les enjeux d'éducation civique, de sensibilisation et de transmission, qui concernent fortement le féminisme et sur lesquelles j'aurais été bien heureux de la lire. ❖



La librairie du Square

Au Carré Saint-Louis
3453 rue Saint-Denis
Montréal, Québec

À Outremont
1061, rue Bernard
Outremont, Québec

(514) 845-7617
info@librairiedusquare.com

Indépendante d'esprit

Poésie | Théâtre | Littérature | Sciences humaines